

« Aggravez votre cas ! » La pédagogie d'un meneur d'écritures

Lorsque j'ai appris sa mort, je l'ai pleuré en bien meilleur fils que mon propre père, mort cinq ans plus tôt. Daniel, je l'idéalisais et je l'idéalise toujours. Il est dans ma tête quand j'écris. Il regarde mes tentatives avec tendresse. Aujourd'hui que je bois des bières un peu plus qu'il ne faudrait pour ma santé, régulièrement une à la sienne qui s'en est allée.

Alexis F.

J'ai une grande dette de reconnaissance envers Daniel Lemahieu : il fait partie des quelques personnes qui m'ont permis d'être là où je suis. Mon arrivée en France et à l'Université Paris 3 est effectivement liée à la création de la Licence Professionnelle « Encadrement d'Ateliers de Pratiques Théâtrales », que Daniel a dirigée jusqu'en 2007 et que j'ai la chance de diriger à mon tour aujourd'hui.

Mais ma dette va bien au-delà de ce « recrutement » à l'origine de mon parcours d'universitaire : l'accueil qu'il m'a réservé – et avec lui la petite équipe de cette formation atypique : Claire Chavanne, Bernard Grosjean et Jean-Pierre Ryngaert – a été un véritable cadeau offert à l'enseignant inexpérimenté à peine débarqué d'Italie que j'étais à l'époque. Et si la « Licence Pro », comme nous l'avons toujours appelée, a été et reste pour moi un lieu pédagogique particulièrement heureux¹, une *espèce d'espace* (Perec n'étant jamais loin dans toutes nos discussions) à part dans le périmètre parfois un peu étriqué des salles de cours, cela est dû sans doute au *style* que Daniel Lemahieu avait su lui insuffler.

Comment évoquer ce style à lui si particulier – un style de vie, au fond, plus qu'une manière, encore moins une méthode, pédagogique sans verser dans le souvenir attendri et forcément un peu hagiographique ? Pour éviter, ou du moins diluer ce risque que je croyais tout personnel, j'ai mené l'enquête auprès des anciens étudiants de la Licence Pro qui ont connu sa direction et son enseignement : des questions concrètes concernant son travail pédagogique allaient permettre de contourner cet obstacle... Peine perdue.

Très difficile, en effet, parmi les quelques dizaines de témoignages obtenus, d'ignorer la chaleur enthousiaste du souvenir laissé par Daniel Lemahieu :

¹ J'ai déjà eu l'occasion de décrire mon travail personnel dans le cadre de cette formation, cf. « La Nostalgie d'un certain spectateur populaire. Récit d'une expérience pédagogique », in *Théâtre populaire. Actualité d'une utopie*, Bernard Faivre (dir.), *Etudes Théâtrales*, n° 40, 2007, p. 92-102.

Cet homme-là était un formidable pédagogue. (Bérengère D.)

C'était un étrange géant : je vois encore ses bras tourbillonner, j'entends encore son rire et ses colères (jamais contre nous). Il n'était jamais assis. Ce que je sais, c'est que tout le monde l'aimait. (Françoise L.)

Il était génial ! Et généreux comme je n'avais jamais vu avant. (Javier Z.)

Il nous tenait par la main, un peu comme le berger avec ses moutons. (Éléonore H.)

Daniel c'était Socrate et nous étions ses disciples : à la fois fiers de l'être et en même temps effrayés à l'idée de ce qu'il allait pouvoir accoucher de nous-mêmes. (Clarisse F.)

Il savait donner, être généreux. (Chantal M.)

Il avait gardé l'ivresse qu'il savait communiquer aux cercles de poètes que formaient ses ateliers. Secrètement il avait aussi gardé l'alcool. (Il était toujours plus intéressant de travailler avec lui avant le déjeuner qu'après) (Renaud S.).

Vivant, touchant, à l'écoute, inspirant. Daniel était un personnage... rabelaisien. Un corps d'ogre, une âme d'enfant. (Jérôme C.)

Daniel en tant que personne et pédagogue était quelqu'un d'une force et d'une fragilité déconcertante que l'on ne peut pas oublier. C'est en ça que l'on reconnaît un bon pédagogue, il marque durablement un parcours, un chemin de vie. Il prenait à bras le corps la vie et la partageait avec ses élèves. (Anaïs A.)

Ce florilège pourrait continuer, mais je préfère me limiter à un dernier petit portrait, certes flatteur lui aussi mais un peu plus analytique :

Daniel était un maïeuticien qui ouvrait nos champs créatifs, nos imaginaires intérieurs avec des petits mots – des « poulets » – sans jugement clivant, avec bienveillance et exigence. Il était brillant et impressionnant par sa culture qui semblait sans limites, il était anticonformiste et semblait libre d'être lui-même, insoumis au cadre et à la norme, en apparence en tout cas. Il ouvrait constamment des champs de connaissance en nous proposant des pistes de lecture, des philosophies, des approches artistiques. Il tanguait parfois dans son corps, habité peut être par certaines nostalgies, les fantômes du passé qui semblaient l'accompagner nous chuchotaient aussi des leçons de liberté. Être en contact avec une personne aussi brillante et pourtant fragile était impressionnant et stimulant. On ne voulait pas le décevoir. (Danièle G.)

Voilà planté le décor du « portrait de Daniel Lemahieu en pédagogue » que je voudrais brosser, moi qui ne l'ai connu comme élève que de manière épisodique², qui n'ai assisté que rarement à ses ateliers et qui l'ai côtoyé surtout, comme collègue, dans des moments extra-didactiques : réunions de bilan avec les étudiants, soutenances et, surtout, semaines d'intégration des promotions Licence Pro, appelées aussi « semaines des phylactères ». Le portrait d'un maïeuticien, d'un homme « libre d'être lui-même », avec ses forces et ses fragilités, capable pour cela de guider les étudiants à poursuivre en confiance leurs propres chemins ou, pour reprendre une formule qu'il affectionnait, à « aggraver leurs cas ».

Phylactères, Poulets, Si magiques

Comment oublier le fameux Phylactère ? Nous nous sommes bien creusés la cervelle pour savoir ce que ça pouvait bien être et ce que nous devons faire.

Anne H.

Les poulets resteront à jamais gravés dans ma mémoire.
Marie D.

² Lors de mes recherches doctorales, en 1993-1994, j'ai suivi en tant qu'auditeur libre un séminaire méthodologique tenu par Daniel Lemahieu sur la conduite d'entretiens.

« Ah ! Les phylactères ! », répètent avec des yeux qui brillent tous ceux qui sont passés par la Licence Pro, enseignants y compris. Mais de quoi s'agit-il, au juste ? Daniel, empruntant à dessein un mot recherché et à multiples significations (à la fois écriteau des peintures médiévales, boîte contenant des versets de la Torah, ou encore bulle des bandes dessinées, etc.), en donnait plusieurs définitions énigmatiques et (apparemment) contradictoires, ayant pour but d'inciter les étudiants à se présenter de manière créative : « Un phylactère, c'est surtout : du mentir-vrai, du faux-vrai. Je me raconte, je me montre, je me déroule, je m'expose en vrai-faux, en faux-vrai : moi en tant que personnage ; mon ou mes personnages en tant que moi. Bref, une vraie-fausse présentation de soi »³.

Toutes les années de Licence Pro commencent encore ainsi : après des explications à la fois suggestives déroutantes⁴, un tirage au sort détermine l'ordre de passage des étudiants, qui disposent de 20 minutes pour se présenter aux autres, en toute liberté.

C'était extrêmement angoissant, il y avait une mise à nu terrifiante. On avait l'impression d'être jeté dans la fosse aux lions. Cependant, chacune de nos présentations disait tellement sur nous-mêmes et le groupe étant très bienveillant, ce petit exercice a créé une cohésion très rapidement. (Clarisse F.)

Tout au long d'une semaine initiale, on voit donc défiler une série d'autoportraits bavards ou muets, loufoques ou graves, joués ou dessinés ou construits ou chantés, etc. et surtout inextricablement vrais et faux : des objets (théâtraux ?) absolument uniques, où la double angoisse du regard des autres et d'une liberté sans filet se transforme progressivement en confiance de groupe.

Je me suis toujours sentie en grande confiance en sa présence [...] Je me sentais en sécurité. Peut-être parce que sa première demande a été de nous présenter au travers d'un phylactère qui pouvait prendre la forme qui nous paraissait la plus juste... C'était très intimidant, mais on était tout suite au cœur du « problème » : dans nos tripes. (Juliette A.)

Voilà le secret : mettre en sécurité les individus en instituant le cadre bienveillant du groupe qui écoute, afin d'établir d'emblée le « dialogue entre soi et soi-même, entre soi-même et le groupe assemblé (le chœur), entre soi, l'assemblée et l'animateur de l'atelier »⁵. Les

³ Daniel Lemahieu, *Le Phylactère*, petit document inédit qu'on distribue encore aujourd'hui au tout début des cours de la Licence Professionnelle « Encadrement d'ateliers de Pratiques Théâtrales » [Voir annexe].

⁴ Quelques exemples, choisis au hasard : « Un phylactère, c'est aussi (ou pas) : une juxtaposition de signes, de bouts de textes, d'iconographies découpées, de photographies recollées, de matières, de collecte d'objets... » ; « Un phylactère, c'est aussi (ou pas) : une dramaturgie concrète dans l'espace, un récit de vie réel ou imaginaire » ; « Un phylactère, c'est aussi (ou pas) : un art de la bricolité » (*Ibid.*).

⁵ Daniel Lemahieu, « Des ateliers d'écritures », *Pratiques*, n° 119-120, 2003, p. 244.

moyens de ce dialogue sont des outils à la fois concrets et imagés apportés par Daniel : des « si magiques » et des « poulets », empruntés à Stanislavski⁶ et à la sociabilité aristocratique d'ancien régime.

Les retours passent donc par une série de suggestions, d'invitations au voyage : tu m'as fait penser à...et si tu lisais ça, et si tu regardais ça ? Et par l'échange de sortes de « billets doux » : « un système de poulets secrets, des petits mots échangés entre nous, permettant de se faire des suggestions » (Juliette A.), où « nous devons inscrire une référence littéraire, cinématographique, musicale... : des idées pour la *poursuite de l'écriture* ». (Agnès L.)

Le partage de l'encyclopédie personnelle

Je me souviens aussi du partage de son encyclopédie personnelle, la lecture de nombreux textes explorant le geste créatif, pour nous inciter à écrire, à nous mettre à l'ouvrage.
Murielle C.

Effectivement, cette première semaine était déjà, pour Daniel Lemahieu, une entrée en matière de l'atelier d'écritures théâtrales qu'il allait encadrer pendant une année : pratique que je n'interrogerai pas en détail⁷ mais qu'il est nécessaire de mentionner puisque le fondement pédagogique de la Licence Pro dans son ensemble est essentiellement *dramaturgique*. Car les futures encadrants d'ateliers théâtraux ont vocation à devenir d'abord des déclencheurs d'écritures (textuelles, visuelles, spatiales, corporelles) individuelles *et* collectives, ou plutôt individuelles au sein du « chœur dissonant des protagonistes assemblés »⁸.

Or le premier geste du « meneur d'écritures » est celui d'offrir « en partage son encyclopédie personnelle de fragments de textes, d'entretiens, d'essais d'artistes ou de penseurs, parfois fort éloignés du théâtre »⁹. Presque tous les anciens Licence Pro se souviennent de l'étonnante érudition de Daniel – « il avait cette capacité stupéfiante de conseiller à chacun des références de lecture en fonction de l'écrit, et de manière quasi-immédiate » (Jérôme C) – mais ce partage était le contraire même d'une posture professorale,

⁶ Tout en se référant à Stanislavski, Daniel Lemahieu reconnaît sa dette envers Jean-Pierre Sarrazac pour l'usage de « cet auxiliaire inventif », « cette figure adjuvante, stimulante pour relancer les écritures » (*Ibid.*, p. 246).

⁷ Voir, *infra*, Thibault Fayner, « Portrait de l'écrivain Daniel Lemahieu en pédagogue ».

⁸ Daniel Lemahieu, « Des ateliers d'écritures », *op. cit.*, p. 249.

⁹ *Ibid.*, p. 241.

non seulement pour son attitude nonchalante, mais bien davantage puisque ce qu'il livrait aux élèves était composé de morceaux d'expériences personnelles, de vie. Tout en effrayant gentiment son auditoire avec l'océan de ses connaissances (je l'entends encore répéter : « il faut tout lire ! Tout Shakespeare, tout Bachelard, tout Koltès ! »), il ne le présentait jamais comme un savoir à transmettre, mais comme une invitation à se promener dans l'espace réel de son vécu : « Il faisait des liens entre la vie et l'écriture. Aller chercher partout la matière pour écrire, pour activer son imaginaire » (Isabelle C.) ; « Des choses dont je me souviens qu'il disait: "on écrit toujours pour quelqu'un", et lui disait écrire pour sa mère » (Anne P.).

Désacraliser pour désinhiber / Contraindre pour libérer

Il abordait la transmission de l'exercice de l'écriture en la désacralisant. C'est peut-être le préalable de l'écriture : être désacralisée. C'est seulement à partir de là que l'on peut se sentir légitime pour écrire. Il savait transmettre cela Daniel.

Renaud S.

Il m'a décomplexé par rapport à l'écriture.

Juliane C.

Je retiens la notion de contrainte pour trouver la liberté.

Bérénice M.

Cadre et liberté. Exigence et légèreté.

Odile P.

Ce geste de mise en commun des mots, des textes, comme des expériences de vie, faisait de chaque cours de Daniel Lemahieu un prolongement de son perpétuel phylactère. Il n'a jamais caché, par exemple, son rapport à l'alcool, qui pouvait le rendre parfois (surtout en fin de journée) excessivement bavard ou un peu amer, sans pourtant jamais perdre la parfaite maîtrise de la séance. Rien d'exhibitionniste en cela, au contraire : une invitation aux étudiants – et aux futurs meneurs d'écritures – à désacraliser l'acte créatif, à en faire une pratique presque banale qui peut naître à partir de soi, de ce dont chacun dispose, sans aucune exclusion : « Il s'agit d'apprendre à se connaître : accepter et s'accepter par l'écrit et l'offrir aux autres »¹⁰. D'où les innombrables et constantes attestations de reconnaissance, dans presque tous les témoignages recueillis, pour avoir débloqué, désinhibé, décomplexé la prise de risque de l'écriture.

Dans le cadre protégé et bienveillant du groupe, du chœur, chacun était incité à se servir de ses matériaux propres, intimes :

¹⁰ *Ibid.*, p. 245.

Daniel c'était « l'être soi » : accepter ses fragilités, son ambiguïté, sa dualité, son humanité et en faire sa force. C'était la voix(e) de la tolérance, du non-jugement. C'est cela son enseignement ! (Lorraine G.)
Le plaisir et la découverte d'être soi, d'être d'où l'on veut. Soi face à son écriture, soutenu par la parole des autres, un lien de parole déposée qu'il a organisé sans en avoir l'air. Son ring, si tendre mais non complaisant. (Murielle C.).
« Vite fait mal fait », mais de soi. Écrire de soi, pas pour soi. De soi, de qui on est, là où l'on est, là où l'on voudrait être, un autre, un je pluriel, une ribambelle, une cascade qu'on dévale avec le rythme de sa respiration, écorchée ou tranquille, une débagoulée instinctive, que la paire de ciseaux policera plus tard, dans le second souffle, celui de réécrire. (Agnès F.)

Mais pour Daniel Lemahieu, ce « vite fait mal fait » qu'affectionnait Antoine Vitez, ne pouvait en aucun cas surgir du néant, de l'illusoire appel à une liberté créative débridée : il lui fallait un cadre bien défini par le meneur d'écriture et accepté par le groupe, un « contrat pédagogique » fait de « consignes de production » et de « contraintes de réécritures » : « L'exposé des contraintes [étant] primordial si l'on souhaite associer inventivité et collectivité »¹¹.

Presque tous les témoignages soulignent ainsi l'alliance de liberté et de contrainte par la multiplication de consignes, de petites obligations et règles du jeu librement consenties :

Et puis il nous donnait une contrainte et on se débrouillait. [...] La contrainte est un cadeau ! (Juliette A.)
Dans le chaos et la contrainte naissent la création. (Anaïs A.)
Il nous donnait la consigne et nous devions la respecter « sous peine de mort » [encore une formule empruntée à Vitez]. Mais pour aboutir à cela peu importe le chemin. On pouvait sortir écrire au square à côté ou au bistrot avec un verre de rouge. L'important c'était qu'une heure après nous soyons dans la classe en ayant écrit un texte correspondant à la consigne. (Anne H.)

Aggraver son cas

Je retiens de lui des formules qui me poursuivent encore aujourd'hui : « aggrave ton cas » étant ma préférée.
Magali F.
Ce que je pense avoir retenu de l'action pédagogique de Daniel, tient en un mot : aggraver. Ce mot m'a permis d'oser. Oser me lancer, chercher, me questionner, travailler, aller vers...
Marc S.

De cette alliance peut surgir le geste de création, individuel, toujours nécessairement inséré dans un contexte choral : enseignement fondamental pour des futurs intervenants qui auront à encadrer des ateliers théâtraux. Mais là où ce geste devient encore plus intime et en même temps pleinement collectif, c'est lorsqu'intervient le travail de prolongation, d'approfondissement des premières impulsions :

Lors de l'apprentissage de l'écriture dramatique, exercice de longue haleine plongeant la personne dans les affres de l'angoisse du gardien de but devant un penalty et les tourments de la solitude du coureur de fond, le refabriquer s'impose autant que le fabriquer. Écrire n'est rien en absence du récrire. [...]

¹¹ *Ibid.*, p. 249-250.

L'*aggravation*, plutôt que l'amélioration, désigne le passage et la transformation d'un état de texte en un autre [...] La réécriture ne se présente pas comme une opération de finition, mais comme une réelle tâche d'écriture invitant à la macération et à l'exaspération d'ouvertures prometteuses du texte¹².

Pour Daniel, en effet, « mieux vaut savoir qu'un atelier d'écriture est toujours inachevé »¹³ puisqu'il y aura toujours du chemin à parcourir pour que chaque individu prenne le courage d'assumer son cas : « le meneur d'écritures aide l'écrivain à opérer en lui-même cette transformation [...]. Il le laisse nu, face à lui-même, en tête à tête avec son écriture intime, particulière, unique »¹⁴.

Daniel m'a montré ça : placer un mot sur une page, ce n'est pas rien. La place du mot, et le geste de le faire, ça n'est pas rien. Combien de fois l'ai-je observé, plus tard, avec les adolescents déscolarisés et délinquants que je rencontre, qui n'osent s'aventurer sur une page, pour y écrire, mais restent au bord, avec leur crayon crotté, ne sachant pas, d'une écriture tremblante, contrainte, honteuse. Ce courage et cette confiance en soi, pour oser franchement un mot de travers... Tant pis. Et s'en trouver heureux, malgré la terreur de la peine mortelle qu'on fera quelque part à quelqu'un, le plus souvent papa maman. (Alexis F.)

Ne pas polir, ne pas lisser, ne pas améliorer mais *aggraver*, c'est-à-dire approfondir, en profitant de l'espace protégé du groupe-atelier, de son « écoute indulgente, mais non laxiste à l'excès, généreuse ». C'est ainsi qu'« écrire devient alors une attitude que l'on exerce la tête en l'air et la plume à la main »¹⁵, que s'exposer par des mots posés sur une feuille (mais l'on peut facilement transférer cela aux voix et aux gestes sur un plateau) devient un acte de liberté, joyeux et douloureux à la fois.

¹² *Ibid.*, p. 248.

¹³ *Ibid.*, p. 249.

¹⁴ *Ibid.*, p. 245.

¹⁵ *Ibid.*, p. 243.